

a man of more dignity, only bowed his head and murmured a prayer (R. Haggard, *Doctor Thorne*, p. 15).

As appears from these quotations, the word seems nowadays to be especially applied to a *turbulent noise caused by voice*. The examples of the last few years in Murray's *N. E. D.* also point this way:

1897. F. T. Bullen, *Cruise Cachalot*, 155. Ribald songs, quarrelling, and blaspheming made a veritable *pandemonium* of the place.

1897. *Daily News*. 29 Nov. 4/5. On Saturday *pandemonium* again reigned in the Reichsrath.

* * *

I doubt whether this latest development in meaning is owing to a more intimate knowledge of Paradise Lost (where the devils, as has been shown above, occasionally give vent to their feelings in a circus-like fashion). It may, however, indirectly and partly be ascribed to the influence of the Bible, where devils are often represented as loud and vociferous beings (See *St. Luke*, IV. 49; VIII. 28; *St. Matth.*, 29; V, 7; etc.). It is recorded as an exception that a devil is dumb (*St. Luke*, XI. 14). Compare in this respect also the Dutch and English expressions: een hels lawaai; an infernal noise; een duivels gegil, lawaai, leven; hij gilte als een bezetene; he shrieked (screamed) like one (a) possessed. — In the Middle Ages we see on the popular stage devils clashing kettles and caldrons¹).

The meaning, 'a babel of vocal noise', may, however, also be partly accounted for by a natural development in sense. Pandemonium first meant:

"capital of hell", next "hell"; then a) "place like hell full of wickedness"; b) "place full of uproarious and confused noises"; c) "a babel of confused sounds caused by voices."

Besides, the desire to substitute a euphemistic word for "hell", which to many Englishmen sounds like a coarse and vulgar word in certain combinations, may have contributed to this development, the word "Pandemonium" sounding much finer than the short, strong, odious "hell"²).

Possibly some of the causes mentioned have concurred to bring about this result.

Rotterdam.

W. A. VAN DONGEN.

V A R I A.

N A S C I.

On sait que le mot *naïf* a eu longtemps le sens de *naturel*. Diderot, *Pensées sur la peinture*, déclare: „Tout ce qui est vrai, n'est pas naïf: mais tout ce qui est naïf est vrai" (cité par Littré, s. v.). C'est, d'ailleurs, le sens de *nativus* en latin classique: Ovide parle dans ses *Amours*, I, 14, 56 de

¹) See: Chambers, *The Mediaeval Stage*; and: Cusham, *The Devil and the Vice in the English Dramatic Literature before Shakespeare*.

²) Cf. Go to blazes! (for: Go to hell!). — An English friend writes: "My father, as clergyman, would never say: 'You children make a hell of noise' (which is a coarse low phrase). Just as we say 'Dash it' for 'Damn it' he would use 'Pandemonium' for 'hell'. — See also the footnote on page 1.

nativa coma: cheveux non peints; Tacite dans ses *Annales*, IV, 59 de *nativo in specu*: dans une grotte naturelle.

Tout cela est bien connu. Mais ce qui l'est moins, c'est que le verbe *nasci* lui-même a eu le sens d'*être naturel*. La première fois, que je sache, qu'on trouve ce sens c'est dans saint Jérôme, *Ep.* 22, cap. 29, 6 (*Corpus Ecclesiasticorum latinorum*, vol. LIV, p. 188, l. 14):

non delumbem matronarum salivam delicata secteris, quae nunc strictis dentibus, nunc labris dissolutis balbutientem linguam in dimidiata verba moderantur, rusticum putantes omne quod *nascitur* (croyant vulgaire tout ce qui est naturel).

Leiden.

K. SNEYDERS DE VOGEL.

SARABANDE.

Nous assistons depuis une vingtaine d'années à l'évolution de mots et d'expressions, tels que *fruste*, *falot*, *de haute graisse*, *lunch* qu'on emploie à contre-sens — comme Balzac a donné une signification nouvelle à *émérite* —, simplement par ignorance. Le mot *Sarabande* en offre un autre exemple. Très probablement il y a là confusion avec *farandole*. Voici trois citations:

... seul un poète pouvait tenter un éclatant tableau de cette effrénée *sarabande* où quarante ans durant Boisrobert manifesta un assez beau génie d'intrigue, *Rev. bl.*, 16. 7. 1910, p. 89^b.

Il est entré dans la bande joyeuse, entraîné dans la folle *sarabande*, *R. d. d. M.*, 15. 1. 1912., p. 449.

Derrière l'église de la Trinité . . . la *sarabande* des hirondelles commence, dès l'aurore, *Le Temps*, 25. 4. 1917.

Mais M. René Doumic, dans le même article, de la *R. d. d. M.* se sert du mot juste trois pages plus haut:

Une joyeuse et ironique *farandole* autour d'un Bloc qui ne leur dit rien qui vaille, *l. c.*, 446.

„Danse d'un mouvement grave et lent”, le *Dict. Gén.*, Littré et Larousse — et tous ceux qui connaissent un peu de musique — sont d'accord là-dessus. Mais quel est le coupable qui le premier a fait ce contre-sens? Serait-ce Gautier, auquel Baudelaire dédia ses *Fleurs du Mal* en des termes que je n'ose pas rappeler maintenant, Gautier qui écrit en 1834:

La terre semble onduler comme le pont d'une barque dans la tempête, le ciel tourne en rond et les étoiles dansent la *sarabande*, *Melle de Maupin*, éd. de 1881, p. 255-6.

Et son ami Flaubert serait-il l'autre coupable, quand il écrit en 1857:

Des *sarabandes* à n'en plus finir se déroulaient dans sa tête [à Emma], et, comme une bayadère sur les fleurs d'un tapis, sa pensée bondissait avec les notes, se balançait de rêve en rêve, de tristesse en tristesse, *Madame Bovary*, éd. Charpentier, 71.

Quelle prose merveilleuse! Mais . . .

Et le troisième coupable serait-ce Daudet dans *le Nabab* (1877), p. 85:

... la maison neuve et déserte redevenait tranquille, à part les écriteaux dansant leur folle *sarabande* au vent de la rue inachevée.

Gautier, Flaubert, Daudet: le reste n'a qu'à suivre!

Amsterdam.

K. R. GALLAS.